

Gérard Haddad

Tripalium

Pourquoi le travail
est devenu une souffrance

FB François
Bourin
Editeur

CHAPITRE 1

Agronomie et psychanalyse

J'appartiens à une espèce fort rare et, sans doute, sans descendance : celle des agronomes psychanalystes, psychiatres de surcroît. Cette double, voire triple formation, dont je ne suis ni fier ni honteux, s'est opérée comme malgré moi, dans une sorte de rêve éveillé dont j'ai déjà fait le récit¹. Ce n'est qu'une fois la boucle bouclée que cette apparente absurdité révéla une certaine cohérence sous-jacente.

En 1964, après l'étrange procès qui aboutit à son exclusion de l'Association internationale de psychanalyse, Lacan, dans un remarquable effort épistémologique, pose cette question (à laquelle il répondra négativement vingt ans plus tard) : « La psychanalyse est-elle une science ? » Et au-delà de la psychanalyse, se demande-t-il, qu'est-ce qu'une science, en particulier une science humaine ? Pour sensibiliser l'auditoire à cette délicate question, il recourt à une comparaison plutôt inattendue : « Je vous

1. *Le Jour où Lacan m'a adopté*, Grasset, Paris, 2002.

amène, par approximation, à une question comme celle-ci : l'agriculture est-elle une science ? On répondra oui, on répondra non. Cet exemple n'est avancé que pour vous suggérer que vous faites quand même une différence entre l'agriculture définie par un objet, et l'agriculture définie, c'est le cas de le dire, par un champ – entre agriculture et agronomie². »

Établir ce curieux rapprochement entre psychanalyse et agronomie n'est, semble-t-il, qu'une incidente fortuite, une illustration pédagogique prise un peu au hasard. Il se trouve que quelque temps plus tard³, la même comparaison réapparaît. La pratique analytique aurait donc quelque similitude avec celle de l'agronomie. En quoi ? En ceci que l'une comme l'autre exigent du praticien la mise en tension de connaissances relevant de disciplines hétérogènes et hétéroclites, qu'il peut être amené à mobiliser simultanément.

À l'École supérieure d'agronomie de Grignon, où je fis mes études de 1960 à 1965, on nous demandait de posséder une solide formation en mathématiques, sciences physico-chimiques, biologie et géologie, et en outre d'acquérir une connaissance poussée des principales plantes cultivées dans le Bassin parisien et de toutes les races animales (bovins, ovins, porcins, animaux à poil, mais aussi à plume) vivant dans l'Hexagone. S'y ajoutait une connaissance non moins approfondie des sols, de leur physique et de leur chimie,

2. Jacques Lacan, *Séminaire XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, séance du 13 janvier 1964, Seuil, Paris, 1973, p. 14-15.

3. Je cite ici de mémoire un discours entendu lors des conférences données à Sainte-Anne dans le cycle de conférences *Le Savoir du psychanalyste* (1972).

de bonnes notions de machinisme agricole ainsi que quelques lumières en génie rural (l'art de creuser des canaux et de construire de petits barrages). Sans oublier un savoir encyclopédique sur les différentes agro-industries, qu'elles concernent les transformations du lait ou les techniques de brasserie et de vinification. Enfin, pour parachever l'ensemble, l'école nous demandait également d'être férus d'économie et de maîtriser non seulement la gestion des exploitations, mais aussi le fonctionnement des marchés. Un agronome est nécessairement polymathe.

De son côté, le psychanalyste « idéal » doit non seulement avoir approfondi les doctrines qui constituent sa discipline – et dont il a dû tester la validité dans sa propre et longue analyse –, mais il est bon qu'il soit également initié aux différentes branches de la médecine, et d'abord à la sémiologie psychiatrique et neurologique. De surcroît, il doit posséder une vaste culture générale où coexistent harmonieusement philosophie, littérature, mathématique, sans négliger quelques lumières en théologie. Enfin, il lui faut manier ce savoir sans se départir de cette vertu proprement paysanne appelée « bon sens ».

Certes, en ce nouveau développement, Lacan se cantonne au domaine illustratif de l'analogie. Et, en définitive, deux minces allusions dans une œuvre si ample peuvent être considérées comme étant d'un intérêt marginal. Mais peut-être y a-t-il aussi dans cette occurrence isolée, possiblement inspirée par un goût personnel, quelque raison fondamentale que je perçois aussi dans un autre Séminaire, l'un des plus fameux, « L'Éthique de la psychanalyse ».

Au cours des séances du 9 et du 16 mars 1960⁴, Lacan s'attarde sur un long article qui eut son heure de gloire aux premiers temps de la psychanalyse : « De l'influence des facteurs sexuels sur l'origine et le développement du langage⁵ » de Hans Sperber. Quelle est l'origine du langage humain ? Telle est la question que les linguistes refusent désormais de poser et à laquelle Hans Sperber a voulu se confronter. Le langage étant apparu à un moment donné de l'évolution des primates, comment expliquer cette émergence ?

Pour Sperber, les premiers rudiments langagiers ont dû se former lors de la relation sexuelle. Les cris que le mâle excité pousse pour attirer la femelle auraient donné naissance aux premiers phonèmes. Mais, très vite, Sperber déborde cette donnée sexuelle primitive pour examiner la question de l'outil. C'est l'invention de l'outil, et son usage essentiellement agricole aux fins de se nourrir, qui permet, lui semble-t-il, le développement du langage. Or la connotation sexuelle de ces premiers outils, tels le bâton à fouir et plus généralement les *instruments de labour*, apparaît évidente. *Il y aurait donc incontestablement une articulation, une proximité, entre sexualité, langage et agriculture.* Les métaphores agricoles (semence, rejeton, labour) pour évoquer la sexualité sont d'ailleurs légion.

4. Jacques Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, Seuil, Paris, 1986, p. 194-200. Hélas ! l'exposé de Mme Hubert qui présenta le texte de Sperber et les questions et commentaires qui ont dû accompagner cet exposé ont été omis par l'éditeur.

5. Une traduction en français de cet article a paru dans la revue *Jérusalem*, n° 2 et 3 (Trad. de Ursula Lefkovitz).

Le rapprochement entre psychanalyse et agronomie se départit donc un peu du caractère absurde qu'il pouvait présenter au départ. Il y a certainement dans les strates profondes de l'esprit humain une trace de cette mémoire agricole universelle.

La charrue, en particulier, occupe une place privilégiée dans la symbolique phallique. Eschyle, pour désigner l'acte incestueux d'Œdipe, ne trouve d'autre expression que celle d'avoir «ensemencé le champ sacré où lui-même a poussé».

Lacan consacra donc à ce texte deux séances entières de son Séminaire – ce qui lui arrivait rarement et témoigne de l'intérêt qu'il attachait à cette question. C'est pour lui l'occasion d'éclairer le mystérieux concept freudien de sublimation de la pulsion. «La copulation du paysan avec la terre n'est pas une symbolisation, mais l'équivalent d'une copulation symbolique.» Dans la sublimation, le sujet satisfait la pulsion. Il s'agit, déclare-t-il, comme ce devrait être la règle devant tout effort original, de rendre hommage à la réflexion de Sperber tout en précisant en quoi elle ne saurait le satisfaire: «Si sa visée est incontestablement intéressante, son mode de démonstration n'est pas sans faiblesse.»

La critique de Lacan porte surtout sur l'usage, si à la mode aujourd'hui encore⁶, de la recherche des étymologies, des racines, pour comprendre la portée des mots. À l'inverse, ce qui intéresse Lacan dans l'essai de Sperber, «ce qui lui maintient sa valeur, c'est ce qui

6. En particulier parmi les hébraïsants.

est à son horizon, [à savoir] le rapport radical qu'il y a entre les rapports instrumentaux premiers, les techniques premières, *les actes majeurs de l'agriculture*, celui d'ouvrir le ventre de la terre ou encore les actes majeurs de la fabrication du vase..., et quelque chose de très précis qui est moins l'acte sexuel que l'organe sexuel féminin. C'est pour autant que l'organe sexuel féminin, ou plus exactement sa forme d'ouverture et de vide, est au centre de toutes ces métaphores⁷ que l'article prend son intérêt.»

Ce qui, surtout, laisse Lacan dubitatif, c'est l'hypothèse que le langage, précisément à cause du caractère articulé qui le définit, ait pu émerger des cris qui accompagnent la sexualité, tels qu'on les retrouve dans le règne animal. Ce qui signifie que le mystère de l'origine du langage reste, et restera peut-être à jamais, entier.

Par contre, toujours selon Lacan, l'article de Sperber possède un autre mérite. Il soulève la grande énigme, plus radicale encore que celle de l'apparition de l'*homo sapiens*, celle de l'*homo faber*, premier primate qui se servit d'outils – probablement pour se défendre et accompagner ses premiers gestes de chasseur et d'agriculteur, mais aussi de guerrier –, et qui commença ainsi à transformer le monde. Nous ne perdrons pas de vue, tout au long de cette étude, ce *faber* mythique, cet être qui fut le premier travailleur et qui effectua son labeur

7. Celles que Sperber définit à partir de l'étymologie de certains mots. Par exemple, ceux qui désignent les opérations servant à broyer le blé, *pinsere* en latin (broyer avec un pilon) ou *molere* (moudre avec une pierre). Ces deux mots possèdent en certaines langues (anglais, lituanien) des dérivés qui signifient «copuler», le pilon étant assimilé au pénis et la pierre au vagin.

dans un corps à corps avec la nature. Son ombre se profilera derrière chacune de nos analyses. Pas plus que nous ne perdrons de vue que le travail humain et l'art de la guerre naissent d'un même tronc.

On ne poussera pas plus loin, pour le moment, ces développements arides. Il suffit de retenir que l'existence, depuis longtemps repérée, de liens mystérieux entre sexualité, agronomie et langage, ne peut plus être écartée d'un revers de main.

Ces passages « marginaux » de l'enseignement de Lacan prirent pour moi, dans un après-coup tardif, une résonance particulière. En effet, quand ces paroles furent prononcées, j'avais entrepris des études d'agronomie qui allaient durer plus de six années. Elles jouèrent plus tard, parallèlement à la question du judaïsme, un rôle important dans le transfert qui nous lia, Lacan et moi.

Par un curieux détour, mais dont on entrevoit désormais la logique signifiante, c'est l'agronomie qui me ramena à la psychanalyse, ma passion d'adolescent, laissée en friche à cause de l'insoutenable effroi ressenti le jour où je fus concrètement confronté à la folie. Ce détour par l'agronomie ne me conduisit pas seulement à la pratique de la psychanalyse, elle contribua à faire de moi un théoricien de la psychanalyse. Et mon premier travail théorique se situa justement en ce point mystérieux où psychanalyse et agronomie peuvent entrer en résonance, dans le contrepoint des mélodies du sexe et du travail humain.